

Emmanuel Carrère et ses personnages face à l'événement¹

Françoise Hiraux²

Before, then, since, after...we constantly search for the meaning of events that affect and change us. I propose to examine two books by Emmanuel Carrère, *The Adversary* (2000) and *Other Lives but Mine* (2009). In France and its neighbouring cultures, from the end of the 20th century through the radically different, unprecedented years of the 21st, how have we experienced hardship, mourning, love, rebirth, transformation, death, loss, acceptance, recovery, sadness, guilt, nostalgia, disorder and the discovery of a new world? Can all of this fit into a story? Why do we insist so strongly on telling what happened? What guides us today, beyond the cultural revolution of the 1960s, which rejected the established order and its explanations of human destiny?

Deux textes d'Emmanuel Carrère, *L'adversaire* (2000) et *D'autres vies que la mienne* (2009) mettent en récit les façons par lesquelles aujourd'hui, dans cette partie du monde, nous vivons et partageons l'expérience intime de l'épreuve, du deuil, d'un amour, d'une renaissance, de la transformation, du passage, de la perte, de l'acceptation, du rebond, de la tristesse, de la culpabilité, de la nostalgie, du désordre et de la découverte d'un nouveau monde. Quels sont nos nouveaux appuis, au-delà de la révolution culturelle des années 1960 qui a rebattu tous les repères, toutes les anciennes explications de la destinée humaine ?

KEY WORDS : Emmanuel Carrère, *Amor fati*, Temporality, Resilience

MOTS CLÉS : Emmanuel Carrère, *Amor fati*, Temporalité, Résilience

1 . Les larmes d'Ulysse

Ulysse avait supporté tant d'épreuves imposées par les dieux – ou le destin, qui pourrait être leur nom laïque. Nausicaa l'avait recueilli sur la plage, seul et nu, recraché par un ultime nau-

¹ Pour mentionner cet article : Françoise Hiraux, « Emmanuel Carrère et ses personnages face à l'événement », in Beatrice Barbalato (dir.), *Auto/biographie, désordre, entropie, Mnemosyne o la costruzione del senso*, n.12, PUL-Presses universitaires de Louvain, 2019.

² Université catholique de Louvain.

frage, et conduit auprès de son père, le roi Alcinoos. Son hôte l'invita, sans le reconnaître, et fit préparer un banquet. Dans la nuit propice, un aède déroula l'histoire des Grecs et des Troyens dans leur terrible guerre. Alors, Ulysse pleura. Il révéla son nom et commença la longue narration des dix années de son retour qui l'avaient peu à peu changé. Ce fut l'*Odyssée*. Homère et la longue théorie de poètes qui l'ont précédé, ont senti et compris qu'il fallait des mots, un récit, pour dire le sens des événements qui bousculent et modifient chaque vie singulière.

Le destin, l'événement qui le manifeste et le récit qui lui donne un sens sont liés et indissociables. Deux textes d'Emmanuel Carrère, *L'adversaire* (2000) et *D'autres vies que la mienne* (2009) mettent en récit les façons par lesquelles aujourd'hui, dans cette partie du monde, nous vivons et partageons l'expérience intime de l'épreuve, du deuil, d'un amour, d'une renaissance, de la transformation, du passage, de la perte, de l'acceptation, du rebond, de la tristesse, de la culpabilité, de la nostalgie, du désordre et de la découverte d'un nouveau monde.

2. Le questionnement

Les lignes qui suivent puisent leur origine dans trois points d'attention historiens : l'événement, l'individu et l'esprit d'une époque. Leur visée était de participer, à partir de ces trois entrées, aux échanges que nous allions consacrer au *fatum*, à la destinée, à la réception de *ce qui arrive*.

Je n'ai pas déployé d'autre méthode que l'écoute et l'analyse. La seconde se pose sur un objet, la première se laisse pénétrer par lui. Elle consiste à laisser se déployer ce à quoi à on se rend attentif, sans le fouiller, le sonder, le recouvrir d'une explication (Baufret, J. 1957). C'est le temps de la lecture et, ici, le moment de se laisser toucher par les attitudes, les actes, les gestes et les paroles de ceux dont Carrère nous fait le récit de la confrontation à un événement bouleversant. Une déambulation féconde, mais dont les traces s'effacent presque aussitôt. Il faut la doubler par l'analyse. Il s'agissait dès lors de décomposer le concept d'*événement* en autant de thématiques que nécessaire pour comprendre les réalités temporelles, psychologiques, sociales et culturelles qu'il contient. J'ai convoqué pour cela des savoirs de sciences humaines : les réflexions de Jean-Bertrand Pontalis sur la réception du temps (Pontalis J.B. 2012) ; celles de Mikhaïl Bakhtine et de Sylvain Tesson sur l'accueil du monde et du destin (Bakhtine M. : 125-153. Tesson S. : 63-66, 111-118, 236-247) ; tel et tel articles de l'*Encyclopedia universalis* sur des questions d'anthropologie, de psychologie et de sociologie (souffrance, violence, perte...). Des questions personnelles y sont intervenues, nourries par l'actualité du monde, de longues années de lecture et la vie. Enfin, je me suis efforcée de relier, de situer, d'élargir. Carrère intervenant dans les si-

tuations dont il fait le récit, j'ai relu tous les textes autobiographiques qu'il a composés et des entretiens qu'il a donnés (Carrère, E. 2000, 2007, 2009, 2011, 2014, 2016). J'ai cherché à le comprendre et à comprendre ses personnages dans leur époque et leur société en m'appuyant sur les travaux de Marcel Gauchet (Gauchet, M. 2017), et à penser quelques thèmes difficiles (comment accepter de vivre ?), avec Fritz Zorn et André Gorz (Zorn, F. 1979 ; Gorz, A. 1958).

3. Emmanuel Carrère

Fils de Louis et d'Hélène Carrère d'Encausse³, Emmanuel Carrère est né à Paris en 1957 et a grandi dans une famille qui cultive l'amour de la culture et du travail intellectuel. Un lieu et des valeurs exigeants et qui rendent exigeant. Si l'apaisement est venu avec les années, Carrère n'a jamais connu la sécurité des certitudes et de l'établissement. L'inquiétude et la quête toujours reprise sont sa fierté et sa souffrance.

Elles n'ont cessé d'aimer son attention vers l'événement. Ses premiers textes, au début des années 1980, sont autant de récits centrés sur des personnes qui ont rencontré un événement comme ils auraient rencontré un autobus : sans rien voir venir, sans pouvoir réagir, condamnés à subir. Les tribunaux où il rédige ses premiers papiers, l'Union soviétique et plus tard la Russie et l'ancienne Yougoslavie, objets de ses reportages, en sont remplis (2016)⁴. Troublé par leur destin, il reviendra plus tard vers leur histoire dans plusieurs livres (2007 ; 2011 ; 2003). Pour l'heure, au cours de cette décennie, il écrit des romans appréciés (1983 ; 1986 ; 1986 : 1988), ou seulement des scénarii, lorsqu'il se retrouve dans les longs tunnels de la dépression dont la marque est que l'on ne peut plus croire ni espérer en la survenue d'événements qui changeront le présent à jamais étale⁵.

Trois événements viennent bouleverser cette économie de meurtrissure. Carrère découvre l'*amor fati* et, tout avec, l'amour des autres qu'il ne connaissait pas. Le premier, en janvier 1993, est l'histoire de Jean-Claude Romand qui vient de tuer ses parents, sa femme et ses enfants après dix-huit années d'un mensonge ou d'un secret inouïs, menant apparemment l'existence d'un médecin en poste à l'OMS à Genève, alors qu'il n'y travaillait pas et n'était pas médecin. Le

³ Grande spécialiste du monde russe et Secrétaire perpétuelle de l'Académie française.

⁴ Une partie des textes a été rassemblée dans *Il est avantageux d'avoir où aller*.

⁵ *Le Royaume* (POL, 2014) et surtout *Un roman russe* (POL, 2017) en donnent le long récit.

deuxième est le tsunami qui frappe l’océan Indien le 26 décembre 2004⁶. En vacances avec sa nouvelle compagne, Hélène Devynck, son petit garçon à elle et un de ses fils à lui, ils partagent avec une famille française, quelque part sur une côte du Sri Lanka, les jours irréels qui suivent la mort d’une petite fille de quatre ans emportée sur la plage ce terrible matin-là. Le troisième s’enchaîne tout de suite après. Un cancer emporte en quelques mois la jeune sœur de sa compagne. Juliette avait trente-trois ans, un mari et trois petites filles. Les trois désastres vont donner naissance à *L’adversaire* (2000) et à *D’autres vies que la mienne* (2009). Ni biographies, ni enquêtes, mais dires partagés entre des témoins et l’écrivain dans lesquels les sentiments de Carrière ont aussi leur place, les deux récits traitent du choc d’un événement et de la manière dont chacun le reçoit, comme il le peut.

4. Rencontrer l’événement

L’événement n’est pas un concept. Il est le fait le plus concret. Il arrive, il surgit. Il envahit et renverse, comme un choc submerge le petit enfant et le suffoque. Il sépare et déchire un avant et un après.

Il percute le corps, l’être vif. Les sens : au pluriel. Le sens viendra après. Cela fait partie de la brutalité de l’événement que d’être d’abord inouï, inconcevable, impossible à intégrer, à accepter. La seule chose qu’il soit d’abord possible de dire, c’est que l’événement a fait au corps quand il est survenu, quand il l’a assailli. On le décrit comme on décrit un phénomène, en pleine dissociation d’avec soi. « La vague a surgi comme un mur. J’ai été emporté, roulé dans son ventre... un tronc, je l’ai saisi... puis le reflux brutal m’a lancé sur des murs explosés ... », récite le grand-père qui était sur la plage avec la petite. Il parle, et nous regardons un film catastrophe aux effets spéciaux impressionnants (2009 : 19-21).

L’esprit et les sens se déconnectent. L’irréalité de l’événement est complète. L’ultime nuit, à l’hôpital, au moment où la sédation de Juliette va débiter et lui permettre de mourir au bout de sa lutte, son mari se retrouve seul, quelques minutes, dans un petit local adjacent au bureau des infirmières. « Il fixait avec une attention hébétée la peinture écaillée d’une plinthe, le tube de néon, au plafond, autour duquel un moucheron voletait, la nuit d’été qui dans le cadre de la fenêtre commençait à se lever, et il avait l’impression que toute la réalité du monde, c’était cela,

⁶ C’est ce jour-là que nous avons découvert le nom japonais du raz de marée. Nous l’employons depuis pour désigner par métaphore tout événement qui renverse et ravage.

qu'il n'existait rien d'autre, qu'il n'avait jamais existé et n'existerait plus jamais rien d'autre » (*Ibid.* : 312). La fébrilité, la prostration, la détresse, les larmes ou les rires..., des élans de toutes sortes viennent, en dehors de toute volonté. Ce qui ne veut pas dire hors du vouloir, car l'événement met en branle nos ressorts les plus intimes, que les philosophes appellent *l'être*, et les thérapeutes, *la vie*.

5. La submersion des sentiments

Emmanuel Carrère commença par écouter longuement ceux qui avaient côtoyé Jean-Claude Romand et partagé la vie de Juliette Devynck. Le temps avait passé, le souvenir pouvait se frayer un chemin de mots. Une porte s'entrouvrait vers les sentiments que l'événement avait bouleversés, fait naître et révélés au plus intime de chacun.

La vie affective – sans même parler de l'inconscient – n'est pas faite d'une pièce ; et tout ce qu'elle comporte coexiste avec son contraire. Ce que l'on y désire ne va pas sans ce que l'on refuse. Ainsi, la honte frappe les plus innocents. Aux funérailles des parents de Romand assassinés, toute la localité est là. « Les visages rouges, rugueux, de ces paysans jurassiens portaient la marque de l'insomnie, des pensées de mort, de refus et de honte contre lesquelles on ne peut pas lutter. Jean-Claude avait été la fierté du village » (2000 : 27). Le choc d'avec l'événement crée de la honte, expression muette de la douleur et la sœur maudite de l'impuissance face au drame, au mal, à ce qui brise le familial. Une honte qui n'en finit pas d'aviver le sentiment de culpabilité.

La crainte exacerbée de ce que déclencherait l'événement pousse certains à une volonté démesurée de tout contrôler. Jean-Claude Romand a été en proie à ce sentiment torturant. Il était le fils unique d'un forestier jurassien et de son épouse. Ils n'avaient pas pu avoir d'autres enfants, une douleur jamais exprimée qui augmenta leur tendance au scrupule et au repli. Tout jeune, il intériorisa un impératif :

Tout devait toujours aller bien, sans quoi sa mère irait plus mal [tout le monde la considérait malade, sans plus de précision] et il aurait été un ingrat de la faire aller plus mal pour des broutilles, de petits chagrins d'enfant. [...] C'était un mot de sa mère, le chagrin, auquel elle donnait un sens curieusement concret, comme s'il s'agissait d'une maladie organique qui la minait. Il savait qu'en s'avouant lui aussi atteint de cette maladie il ferait empirer celle de sa mère, qui était beaucoup plus grave et risquait de la tuer (*Ibid.* : 52-53).

Après le bac, il intégra une classe préparatoire au concours des Eaux et Forêts. Mais, dès la Toussaint il s'est replié chez lui, potassant seul ses manuels, car quelque chose s'était mal passé – un événement déjà ? – au Lycée du Parc à Lyon (*Ibid.* : 59). Se taire, pour ne rien déclencher, frôle pour la première fois la dissimulation. À la rentrée suivante, il opta pour la médecine. Une déception pour son père, et, sans doute, une faute à corriger et ne pas répéter. En deuxième année, un matin d'examen, il a posé un acte inouï qu'il n'a jamais pu expliquer. « Les aiguilles de son réveil ont marqué successivement l'heure à laquelle il aurait dû se lever, l'heure du début de l'épreuve, l'heure de sa fin. Il les a regardées tourner de son lit » (*Ibid.* : 74-75). Le jour des résultats, il annonce qu'il a réussi et qu'il est admis en troisième année. Il s'enferme, mange mal et prend vingt kilos, attend la fin, une fin. Puis, avec le soutien d'un camarade qui ne sait rien de cette affaire absurde qui devient irrémédiable, il reprend les cours, sans passer les examens. Le moment venu, on apprend sa nomination à l'INSERM de Lyon, puis à l'OMS à Genève. Chaque matin devient le début d'une journée à errer, seul, sur les aires d'autoroute et dans les forêts du Jura. Il se marie et a deux enfants. Il jongle pour que la feuille d'impôts ne le trahisse pas et assure les revenus de la famille en escroquant successivement ses parents, son oncle, sa belle-famille et finalement une jeune femme dont il est tombé amoureux et pour laquelle, ironie de la situation, il aggrave le gouffre financier qui l'aspire.

Lorsque tout est impasse, au bout de dix-huit années, il abat ses parents chez eux, sa femme et ses deux enfants dans leur propre maison et tente de se suicider. Carrère imagine le lâcher-prise final qui a succédé à une vie de contrôle. « Cette pourriture [...] elle avait grandi en lui, petit à petit, elle avait tout dévoré de l'intérieur sans que l'extérieur ne voie rien, et maintenant, il ne restait plus rien d'autre, il n'y avait plus qu'elle qui allait faire éclater la coquille et paraître au grand jour. Ils allaient se retrouver nus, sans défense, dans le froid et l'horreur, et ce serait la seule réalité » (*Ibid.* : 152).

6. La consistance qui se défait

La peur est le grand sentiment libéré par l'événement. Le coup de foudre amoureux, lui-même, éveille un vertige, mais il le recouvre vite du désir de sauter le pas, de braver l'inconnu. Tout autre chose est lorsque l'événement vient soudainement rappeler l'entropie à l'œuvre. Les sentiments les plus ancrés en notre humanité éclatent : l'effroi et l'abattement face à la séparation, à l'irréparable, à l'abandon.

En séparant un *avant* et un *après*, un *avec* et un *sans* (ou l'inverse), l'événement touche le soi et le met en cause. Est-ce pour cela que, souvent, nous sommes ambivalents devant l'événement,

saisis et ballotés entre la peur qu'il nous atteigne et le désir de le provoquer ? Entre la force vitale qui nous fait tenir, et donc résister et contrôler notre devenir, et une pulsion de faillir, d'abandonner une certaine idée de la perfection qui avait été jusqu'alors indispensable à notre construction. Jean-Claude Romand a plusieurs fois cédé et provoqué des événements qui révéleraient son imposture. L'épisode le plus intéressant à méditer est celui où il se met en danger en prenant publiquement la défense d'un directeur d'école : le contrôle passe par le silence et la retenue plus que par le mensonge et la parade (*Ibid.* : 140-141).

7. Le sens

Le cancer a emporté Juliette Devynck en cinq mois. *D'autres vies que la mienne* retrace sa lutte farouche, sa souffrance, sa tristesse et son infinie lassitude face à la survenue prochaine de la mort. Carrère décrit en parallèle les attitudes et les sentiments de son mari et des deux aînées (sept et quatre ans) de ses trois filles, de toute sa famille, de ses voisins et d'un ami, Étienne Rigal, quand elle souffre et qu'elle meurt, et après, quand ils l'ont perdue. Autour de ce centre, gravitent deux autres récits. Dix-sept années auparavant, en pleine adolescence, on avait diagnostiqué un cancer chez Juliette. Les parents durent choisir le traitement et préférèrent celui qui éviterait la chimiothérapie mais, en définitive, il brûla des cellules de la moelle épinière et priva leur fille de l'usage de ses jambes. Carrère entendit, lorsqu'il leur parla après sa mort, toute leur détresse et leur sentiment de culpabilité, d'avoir déclenché ce funeste événement qui, en plus de causer son infirmité, avait ravagé ses poumons au point qu'aucun traitement ne fut possible lorsque survint le deuxième cancer. Elle, voulut aller de l'avant, étudia le droit et devint magistrate.

Lorsqu'elle est nommée juge d'instance à Vienne, dans l'Isère, elle se présente à son homologue Étienne Rigal, frappe à la porte, entre, et s'avance vers lui sur ses béquilles. « Ils étaient boiteux tous les deux, tous les deux rescapés d'un cancer à l'adolescence. Ils [se sont] reconnus dès le premier jour, entre bancroches, entre gens dans le corps de qui il s'est passé cela... » (*Ibid.* : 114 et toute la scène : 205). Ces derniers mots, « *il s'était passé cela* » (mais aussi « *dans le corps de qui* ») sont à la fois simples et vertigineux.

Étienne Rigal est lui aussi rescapé de la maladie et rendu infirme. Il avait été atteint d'un cancer du péroné alors qu'il entrait en terminale. Au bout d'un an, après la chimio et plusieurs contrôles, il fut déclaré sorti d'affaire. Mais « c'était revenu » et il fut amputé de la jambe gauche

aussitôt le nouveau diagnostic posé⁷. Il avait vingt-deux ans. S'il avait poursuivi jusqu'au bout la première chimiothérapie – il l'avait arrêtée, à l'insu de tous parce que, si jeune et tellement incertain de lui, il n'avait pas pu, littéralement, supporter un physique affreux (où l'on voit que l'apparence est aussi un événement) –, le second cancer se serait-il produit, la mutilation aurait-elle eu lieu ? L'événement comprend des questions sur son départ auxquelles il est impossible de répondre. D'autres nœuds de sens entrent souvent dans la danse, rapidement infernale : le juste et l'injuste, l'heureux ou le malheureux, la cause et la responsabilité.

Quand ses parents ont pensé faire un procès au centre de radiothérapie, Juliette, qui était déjà étudiante en droit, s'y est opposée. Ce n'était pas *plus*⁸ injuste d'être handicapée à cause du traitement qu'à cause de la maladie. Ce n'était même pas spécialement injuste : c'était dommage, oui, malheureux, mais la justice n'avait rien à voir là-dedans. Pour s'arranger avec son handicap, elle préférait se désintéresser de sa cause et de ses éventuels responsables (2000 : 234).

Le mot-clé ici est 's'arranger'. La vocation du sens est d'opérer cela ; plus exactement de nous rendre à même de le faire. Mais bien sûr, ce sens n'existe pas tout fait. Quand survient l'événement, il suit un long chemin, entre agrippement au connu, effondrement de celui-ci et nouvelle construction. Tout commence par une destruction. L'événement percute ce qui allait de soi. Tenter de comprendre, apporter des réponses, défaille vite une fois les évidences énoncées. Même si, inévitablement, on commence par elles. Dans *L'adversaire*, les amis de l'assassin se débattent les premiers jours, les premières nuits, dans des hypothèses échevelées qui donneraient un sens à l'imposture de Romand et aux meurtres qu'il commis. « Jean-Claude était peut-être un espion, un trafiquant de secrets scientifiques ou industriels, mais il ne pouvait pas avoir tué les siens. On les avait tués, on avait fabriqué des preuves pour lui faire endosser les crimes, on était même allé jusqu'à détruire les traces de son passé » (*Ibid.* : 17 et 21).

Moins romanesques, mais tout aussi démunis, les gendarmes parlent d'un coup de folie. La vérité nue peine à se laisser entendre. Le *c'est ainsi* ne va pas de soi.

⁷ Son père fut en proie au même désarroi que les parents de Juliette. « Il avait souffert dans sa jeunesse de tuberculose osseuse et il se demandait si le cancer d'Étienne n'avait pas quelque chose à voir avec cela. Cette hypothèse plus que douteuse ajoutait de la culpabilité à l'atroce sentiment d'impuissance qu'il éprouvait. Égaré de douleur, il parlait sérieusement de se faire amputer, lui, pour qu'on greffe sa jambe à son fils ». (*Ibid.* : 140-141).

⁸ Souligné dans le texte.

Le vide du sens est intolérable. Dans une sorte de panique, on le remplit. La question de la cause doit boucher le trou. Elle survient, envahit et persiste longtemps, entêtante. Pourquoi le cancer, la mort de son enfant, le meurtre ? Qui est responsable ? Lui, cet être maléfique ? Ce négligent coupable ? L'État ? L'hôpital (ou l'entreprise, ou l'école...) ? Des lobbies puissants comme ceux de l'industrie pharmaceutique ? Personne n'échappe, à des degrés divers, à ce tourment intérieur qui constitue une défense, une résistance, absolument indispensables. Mais on peut tenir à distance les hypothèses les plus ravageuses. Les parents de la petite fille du tsunami en donnent un exemple qui bouleverse Emmanuel Carrère toujours prompt à ressasser le malheur. Être et faire, à ce moment-là, sont plus bénéfiques que dire.

La cause est le point où se croisent l'individu et les convictions qui fondent la société à laquelle il appartient. On peut lire, à livre ouvert, dans *L'adversaire* et dans *D'autres vies que la mienne*, notre fonctionnement imaginaire collectif depuis deux ou trois décennies. Comme Carrère, comme ceux qui ont connu Jean-Claude Romand, comme la famille de la petite fille morte au Sri Lanka et celle de Juliette Devynck, comme celle-ci et comme Étienne Rigal, nous sommes embarqués dans ce monde inédit qui a commencé au tournant du siècle. Défaits des réponses verticales ; nous trouvant à devoir être à partir de nous sans autre ressource et à concevoir et pratiquer, sans modèle ni filet, des rapports aux autres (la famille, le couple...), à la cité et à la terre commune qui n'avaient jamais existé.

L'événement sape le *certus*, le ferme, et c'est tout à coup la consistance qui manque. Il atteint de plein fouet l'amour et l'attachement qui ne vont pas sans la peur de la séparation. Être et être séparé ne vont pas l'un sans l'autre, aussi l'événement avive-t-il l'angoisse de la modification. Jusqu'où peut aller l'élasticité sans atteindre le point de rupture ?

Accepter, ce n'est pas rien, et ne va pas de soi. Pour Étienne Rigal, cela passe par un tournant fondamental : ne pas prêter ce qui arrive à autre chose, mais à soi, vivant, sentant. « La maladie c'est moi » (2009 : 278). Le récit qu'il fait de cette découverte est assez extraordinaire. Il a dix-sept ans, son père l'a emmené en consultation à Cochin. Le diagnostic du cancer tombe et il est hospitalisé sur le champ. Le soir, dans la surprise et la solitude de sa chambre, un rat affamé se précipite et le dévore.

Mais le rat est à l'intérieur de lui. C'est de l'intérieur qu'il le dévore vivant. [...] C'est une image plus qu'une sensation [...] mais cette image est tellement effroyable qu'Étienne voudrait que [...] son cerveau s'éteigne, que tout s'arrête, ne plus exister. Pourtant au fond de cette horreur, il arrive à se dire : il faut que je trouve autre chose. Une autre image, d'autres mots à tout prix, pour traverser cette nuit. S'il traverse cette nuit, quelque chose arrivera qui ne

le sauvera peut-être pas mais qui ne sera pas ça⁹ [...]. À l'aube le rat n'est plus là. Il est parti, il ne reviendra plus. À sa place, il y a une phrase... (2009 : 133-134).

... La phrase dite plus haut, mais en bon scénariste Carrère ne la dévoile pas tout de suite ! Cela ne marche pas forcément. Juliette n'y parvient pas. Elle pense le contraire de ce que dit Étienne : « ma maladie m'est extérieure, elle me tue, mais elle n'est pas moi » (2009 : 279-280). Il rétorque, essaie d'autres mots. « Elle n'a pas paru convaincue. Elle a soupiré, comme quelqu'un qui a échoué à un examen et qui préfère qu'on laisse tomber le sujet, puis dit, tristement : mes filles ne se souviendront pas de moi » (*Ibid.*). C'est cela, le sens qu'elle donne à l'événement ; et l'acceptation n'y a pas beaucoup de place.

L'événement est ce dont on ne décide pas. C'est pourquoi, il dévoile cruellement le piège de la vie volontaire et réveille et aiguise nos divisions intérieures. D'où la question : l'événement serait-il un avènement ? Une advenue, autant qu'une cassure ? Étienne Rigal rejette farouchement l'idée de l'origine psychique du cancer. Fritz Zorn, au contraire, Carrère l'a relu avec beaucoup de questions, désigne d'emblée, sa névrose familiale et sociale (ZORN, F. 1979). Carrère balance, rôde autour de ce que peut être la liberté, s'interroge sur le destin qui nous fait naître faible ou assuré, comme on arrive au monde pauvre ou riche, et récuse tous les professeurs d'allégresse donneurs de leçons de maintien.

Quelles approches peuvent-elles aider à comprendre l'événement ? La pensée rationnelle ou les autres ? « On peut soutenir que devenir adulte, [...] c'est abandonner la pensée magique pour la pensée rationnelle, mais on peut soutenir aussi qu'il ne faut rien abandonner, que ce qui est vrai à un étage de l'esprit ne l'est pas à l'autre et qu'il faut habiter tous les étages, de la cave au grenier » (2009 : 278-279). La vérité comme la concevaient les Grecs n'est ni un donné préalable et indifférent, ni le résultat d'une évaluation basée sur des critères réputés objectifs. Elle est un apparaître. Ce qui vient parce qu'on le sent. Le vrai et le faux ne se posent pas comme tels ; ils dépendent de notre problème. Pourtant, il règne un fétichisme de la vérité et de l'authenticité. Une journaliste qui suit le procès de Jean-Claude Romand désire avec force et rage qu'il sombre dans la dépression, sans laquelle la conscience de ses crimes restera inauthentique. Événement de la chute sans fond contre l'événement du crime, comme *l'œil pour œil et dent pour dent*, si l'on suit la conviction profonde de cette personne. Parfois, notre humanité fléchit. La loi du ta-

⁹ Souligné dans le texte.

lion reste tapie, jamais très loin des embardées du sens et de la compréhension. Bien sûr, nous l'habillons de motifs convenables. La pensée complexe reste très au delà de nos possibilités.

8. Consentir enfin

On ne décide pas de consentir. Le consentement vient. Carrère campe cet événement très particulier. Les journées tragiques du tsunami s'achèvent. Emmanuel, Hélène et leurs enfants reprendront le lendemain l'avion. À l'Alliance française à Colombo, une douche les attend après des jours de poussière et de drames. Les garçons passent en premier, puis les adultes, ensemble. « Une vanne s'ouvrait, libérant un flot de chagrin, de soulagement, d'amour, tout cela mêlé. J'ai serré Hélène dans mes bras... » (*Ibid.* : 75).

Mais, par contre, à quoi peut-on consentir quand le destin est sans l'événement ? Carrère a entendu à l'audience, au tribunal de Vienne, les prévenus qui comparaissaient après s'être laissés enfoncer sans retour dans le surendettement. « Ils ont redit oui, oui, et ils sont ressortis comme s'ils n'en pouvaient plus d'être dans cette pièce, de répondre à ces questions, de faire acte de présence dans une obligation de l'existence » (*Ibid.* : 191). Ou consentir quand l'existence est sans événement, ainsi que Romand l'a traversée ?

Quand il faisait son entrée sur la scène domestique de sa vie chacun pensait qu'il venait d'une autre scène où il tenait un autre rôle. Mais il n'y avait pas d'autre scène, pas d'autre public devant qui jouer l'autre rôle. Dehors, il se retrouvait nu. Il retournait à l'absence, au vide, au blanc, qui n'étaient pas un accident de parcours mais l'unique expérience de sa vie. Il n'en a jamais connu d'autre, je crois, même avant la bifurcation (2000 : 101).

9. Dire sa réception de l'événement

Parler, dire sa colère, exprimer ses sentiments paraissent aujourd'hui la seule attitude possible, la seule voie vers la résilience. Une conviction qui a bien des racines – la reconnaissance de l'individu, le lien entre démocratie et voix qui a colonisé tout l'espace social, plus de cent ans de culture psychologique et psychanalytique... – que nous n'analyserons pas ici. Mais une réalité mérite d'être rappelée. Nous ne sommes pas égaux devant la faculté de parler des sentiments que provoque l'événement.

Juliette Devynck, ses parents et ceux d'Emmanuel Carrère ne croient pas à la vertu des mots qui expliquent l'intime, « si l'on entend par se confier dire des choses qu'il ne sert à rien de dire,

des choses à quoi l'autre ne peut rien » (2009 : 299). Carrère, sa compagne Hélène, Étienne Rigal, Patrice le mari de Juliette et les amis de Romand, au contraire, s'en remettent tout entiers aux mots, disent, argumentent, débattent et remâchent. Et puis, il y a ceux qui sont étouffés par l'impossibilité de dire : Jean-Claude Romand.

Au fond, dire, quand on le peut, revient à trouver sa place. Patrice a le don rare de parler à ses trois filles et d'écouter leur parole (*Ibid.* : 311). Fin 1996, lorsque l'instruction judiciaire est terminée, Emmanuel Carrère et Jean-Claude Romand peuvent correspondre. Le premier annonce qu'il va écrire l'histoire du second à partir du *je* qui est le sien. Romand reprend, dans le courrier qui suit : « Il me semble que cette impossibilité de dire 'je' pour vous-même à mon propos est liée en partie à ma propre difficulté de dire 'je' pour moi-même ; [...] et il est cruel de penser que si j'avais eu accès à ce 'je' et par conséquent au 'tu' et au 'nous' en temps voulu, j'aurais pu leur dire tout ce que j'avais à leur dire sans que la violence rende la suite du dialogue impossible » (2000 : 2005-2006).

10. Le destin

L'événement nous dit qu'il y a toujours du 'ne pas', à côté de l'être, sans quoi être ne serait pas. Que passer est indissociable d'advenir. Que notre vie se joue entre survenir et revenir. Ce serait cela le destin.

Juliette est morte à la fin de la nuit. Quelques heures plus tard, Étienne Rigal réunit chez lui, sans les connaître, son frère et ses sœurs et leurs conjoints. Il commence à parler, plein de crainte et de résolutions mêlées. Puis vient ceci. Je voudrais que vous compreniez...

Elle et moi nous avons été de grands juges. Cette phrase m'a alerté [écrit Carrère], cette phrase et la façon de la dire. Il y avait une fierté incroyable, quelque chose d'inquiet et de joyeux à la fois. Je reconnaissais cette inquiétude, je reconnais ceux qu'elle habite de dos, dans une foule, dans le noir, ce sont mes frères, mais la joie qui s'y mêlait m'a pris au dépourvu. On sentait que celui qui parlait était un type émotif, anxieux, perpétuellement tendu vers quelque chose qui lui échappait et qu'en même temps ce quelque chose il l'avait, qu'il était établi dans une confiance imprenable. Pas de sérénité, pas de sagesse, pas de maîtrise, mais une façon de s'appuyer sur sa peur et de la déployer, une façon de trembler qui m'a fait trembler moi aussi et comprendre qu'un événement était en train de se produire (2009 : 112).

11. Bibliographie

- Mikhaïl BAKHTINE, (1970), *La poétique de Dostoïevski*, traduit du russe par Isabelle Koltitcheff, 2^e édition, Paris, Le Seuil.
- Jean BAUFRET (1957), « L'athéisme et la question de l'être », *Dialogue avec Heidegger. 3. Approche de Heidegger*, Paris, Éditions de Minuit, pp. 88-105.
- Emmanuel CARRÈRE (1983), *L'amie du jaguar*, Paris, Flammarion.
- (1984), *Bravoure*, Paris, P.O.L.
 - (1986), *La moustache*, Paris, P.O.L.
 - (1986), *Le détroit de Behring, essai sur l'uchronie*, Paris, P.O.L.
 - (1988), *Hors d'atteinte ?*, Paris, P.O.L.
 - (2000), *L'adversaire*, Paris, P.O.L. Cité d'après l'édition de poche : Folio 3520.
 - (2007), *Un roman russe*, Paris, P.O.L.
 - (2009), *D'autres vies que la mienne*, Paris, P.O.L. Cité d'après l'édition de poche : Folio 5131.
 - (2011), *Limonov*, Paris, P.O.L.
 - (2014), *Le Royaume*, Paris, P.O.L.
 - (2016), *Il est avantageux d'avoir où aller*, Paris, P.O.L.
- Marcel GAUCHET (2017), *Le nouveau monde*, Paris, NRF Gallimard.
- André GORZ (1958), *Le traître*, Paris, Le Seuil.
- Jean-Bertrand PONTALIS (2012), *Avant*, Paris, Gallimard.
- Fritz ZORN (1979), *Mars*, traduit de l'allemand par Gilberte LAMBRICHS, Paris, Gallimard.

